NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 4 1948

À l'époque de l'émulation spirituelle

Georges CHEVROT (Mgr)

p. 337 - 359

https://www.nrt.be/en/articles/a-l-epoque-de-l-emulation-spirituelle-2787

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

A L'EPOQUE DE L'EMULATION SPIRITUELLE (1)

Au retour annuel de la Semaine consacrée à l'universelle prière des chrétiens pour retrouver l'unité de l'Eglise, notre premier sentiment ne peut être que celui d'une immense douleur devant le spectacle de ce que, disciples de Jésus-Christ, nous avons fait du christianisme.

Dans sa prison de Rome, saint Paul, chargé de chaînes pour la cause du Seigneur, se consolait à la pensée que les fidèles d'Ephèse se montraient dignes de leur vocation en demeurant eux aussi liés, mais liés les uns aux autres par le lien très doux de l'unité des esprits. Et dans un de ces raccourcis qui lui sont familiers, il indique les fondements de l'unité chrétienne : « *Un seul corps, un seul esprit, une même espérance. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit en tous, qui est en tous* (2). »

Dès le premier mot, la phrase de l'Apôtre nous brûle les lèvres : *Un seul corps.* Ce corps est aujourd'hui lamentablement démembré. Sans doute, bien que séparés, tous les membres se réclament-ils également du seul et même Seigneur. Saint Paul nous oppose une fin de non recevoir dans l'apostrophe qu'il lance aux Corinthiens : « Est-ce que le Christ a été mis en morceaux ? » (3).

L'unité visible de tous les chrétiens est depuis longtemps rompue, et ce ne sont pas les prétentions d'une sagesse humaine qui pourront jamais remédier au désastre de nos désunions successives. Nous avons attenté à une œuvre divine : Dieu seul peut reconstituer l'unité que nous avons brisée, qui était et qui ne peut être que son œuvre. Humiliés, repentants et conscients de notre impuissance, nous osons solliciter ce miracle auquel nous n'avons pas droit, mais que peut obtenir notre unique Médiateur, le Christ Jésus. Quoique nous ayons

---

(1) Cette conférence a été prononcée à Grenoble, le 22 janvier 1948, sous la présidence de Mgr Vittoz, évêque auxiliaire, et le lendemain, 23 janvier, avec diverses modifications, à Lyon, au cours de la *Semaine* pour l'unité de l'Eglise, sous la présidence de S. E. le Cardinal Gerlier.

(2) *Eph.*, IV, 1-6.

(3) *1 Cor.*, I, 13.

trahi son ultime commandement de nous aimer les uns les autres comme Lui nous a aimés, nous savons que sa miséricorde l'emporte sur notre misère et que « toujours vivant il continue d'intercéder en notre faveur » (4). C'est pourquoi nous redisons avec Lui et par Lui la prière émouvante qu'Il adressait au Père avant d'aller mourir pour nous sauver.

Mieux que les apôtres nous pouvons comprendre pourquoi notre Sauveur répétait avec une telle insistance : « *Ut sint unum !* Qu'ils soient un, qu'ils ne fassent qu'un ! » Il sentait alors peser sur lui le poids écrasant de nos divisions qui allaient retarder les progrès de l'Evangile dans le monde. « Père, qu'ils soient un, *afin que le monde croie que tu m'as envoyé* ! » (5). L'avenir de son œuvre dépend strictement de notre unité. Et quand Jésus parle ici d'unité, il n'entend pas seulement une communauté d'idéal ni même une sympathie agissante. Il veut entre tous ses disciples une unité semblable à celle qui l'unit à son Père parce qu'elle en sera une participation effective. « *Père, qu'ils soient un, comme nous sommes un ; moi en eux et toi en moi, afin que leur unité soit parfaite : alors le monde saura que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé* (6). »

La prière du Christ que nous répétons en son nom, avec autant de confiance que de tristesse, ne saurait demeurer inexaucée, car « tout ce que nous demanderons en son nom, le Père nous l'accordera afin que notre joie soit parfaite » (7). Déjà nous pouvons observer les premières réponses du ciel. C'est un fait d'expérience que les chrétiens qui, à l'intérieur de leurs Eglises séparées, prennent une conscience plus vive de ce commandement de l'unité, s'attachent aussitôt plus étroitement à Jésus-Christ. Ils ont, comme l'écrit M. le Pasteur Greiner, « la même aspiration à la même sainteté » (8), et leur charité plus grande envers le Seigneur se traduit par un changement de mentalité et d'attitude les uns vis-à-vis des autres. Au lieu de se jeter la pierre d'une Eglise à l'autre, ils s'appliquent à être les meilleurs chrétiens possibles, chacun dans son Eglise. Au lieu de se dire, et, qui pis est, de se croire supérieurs à ceux des autres groupes, ils ont la même ambition de voir Jésus-Christ mieux écouté et mieux suivi par tous ceux qui se réclament de son nom. Aux périodes de déchirements, de violences et de rivalités, qui ont si longtemps caractérisé leurs relations réciproques, nous voyons de nos jours succéder ce que l'on a justement appelé une époque d'*émulation spirituelle.*

Tout mon propos serait de vous amener ce soir, d'abord à reconnaître dans cette émulation religieuse une intervention nettement pro-

(4) *Heb.*, VII, 25.
(5) Jean, XVII, 21.
(6) Jean, XVII, 22-23.
(7) Jean, XVI, 23-24.
(8) *Protestantisme français*, Paris, 1945, p. 429.

videntielle, puis à constater qu'elle constitue actuellement la seule vraie route du retour à l'unité. Les quelques signes que nous en indiquerons en terminant, s'ils ne sont encore que « des lampes qui brillent dans la nuit », nous encourageront pourtant à attendre, pour reprendre l'image de saint Pierre, que « l'astre du matin se lève dans nos cœurs, avec la certitude que le jour luira » (9), où « la joie des chrétiens sera parfaite » parce que notre Christ, le Bon Pasteur, les aura rassemblés dans son unique bercail.

I

Que des chrétiens appartenant à des confessions différentes s'accordent aujourd'hui, de plus en plus nombreux, pour supplier Dieu de rétablir l'unité rompue par nos péchés, cette convergence de remords, de désirs et de prières, ne peut pas s'expliquer autrement que par une action de l'Esprit-Saint qui souffle dans le cœur des baptisés. Elle s'insère à n'en pas douter dans un plan providentiel. Au sceptique qui nous met en demeure de prouver que nous connaissons les volontés divines, Pascal a depuis longtemps répondu que les événements sont infailliblement des maîtres que Dieu nous a donnés de sa main.

Or les bouleversements cosmiques qui se produisent depuis le début de ce siècle, pour désordonnés qu'ils paraissent quand on les considère isolément, manifestent dans leur ensemble que l'humanité marche à grands pas vers son unité. Comme elle a dépassé depuis longtemps les stades de la tribu et du clan, de la cité et de la province, elle est en train de déborder le cadre de la nation. Hier encore le monde civilisé offrait l'apparence d'un échiquier de patries qui, à l'intérieur de frontières nettement tracées, poursuivaient chacune un destin propre. Cette étape est maintenant franchie. Tous les pays ont besoin les uns des autres, leurs intérêts s'entre-croisent ; les conférences où leurs délégués se rencontrent dressent les premiers linéaments d'une organisation mondiale. C'est à l'échelle du monde que vont se poser et que devront se résoudre les problèmes économiques, techniques, sociaux, qui intéressent l'activité des hommes. L'humanité, obéissant à sa loi interne, qui est une loi divine, tend à réaliser son unité.

Mais il se trouve que cette tendance correspond au dessein même du christianisme. En se séparant de Dieu, la famille humaine avait brisé son unité originelle. Jésus-Christ a reforgé cette unité en recréant une humanité nouvelle réconciliée avec Dieu. Saint Jean a soigneusement noté cet aspect de la Rédemption, à propos de l'intervention du grand-prêtre Caïphe qui prophétisa, écrit l'évangéliste, « que Jésus devait mourir ...non seulement pour son peuple, mais

(9) II Pierre, I, 19.

pour ramener à l'unité les enfants de Dieu qui étaient dispersés » (10).

La mission de l'Eglise, continuatrice de l'œuvre de Jésus, est la réponse divine au vœu d'unification qu'éprouvent actuellement les habitants de la terre. A l'organisme humain qui est en voie de se constituer aux dimensions de notre planète, l'Eglise présente son véritable « chef », sa tête, le Christ, dont la fonction est de prendre possession de la terre pour assurer la cohésion, le perfectionnement et le bonheur de toute la famille des hommes. « Lorsque tout lui aura été soumis, écrit saint Paul, alors il remettra le royaume à son Père, afin que Dieu soit tout en tous (11). » Il faut au préalable que tout lui soit soumis.

Vous apercevez aussitôt que, pour remplir sa mission, l'Eglise doit d'abord réaliser elle-même son unité. C'est un jeu un peu vain que de refaire l'histoire après coup : du moins n'est-il pas téméraire de penser que, si les ruptures qui ont séparé en de nombreux tronçons la famille chrétienne ne s'étaient pas produites, l'histoire aurait pris un cours tout différent. Imaginez que les quelque 700 millions de chrétiens (le tiers de l'humanité) répartis présentement sur le globe, depuis les steppes de la Russie jusqu'aux plaines du Far-West, n'aient jamais cessé de former un seul corps cimenté par une charité effective, une seule Eglise unie dans une même prière, fièrement indépendante de tous les pouvoirs civils : cette grande fraternité n'aurait-elle pas déjoué les calculs des fauteurs de guerres ? Le monde moderne aurait sans doute fait l'économie de plusieurs révolutions ; et il y a tout lieu de croire que les hécatombes de deux guerres mondiales, avec les ruines matérielles et morales qui en résultent, auraient été épargnées à nos contemporains. Une chrétienté unie, fidèle à sa tâche de justice et d'amour, n'aurait-elle pas imposé sa volonté de paix au reste du monde ?

Le passé est le passé, mais à l'heure actuelle l'Eglise n'exercera pleinement sa fonction pacificatrice et unifiante qu'à condition de réaliser d'abord l'unité dans son propre sein. Dieu l'en presse. Examinez encore les événements par où Il nous manifeste sa volonté. La poussée des forces qui s'opposent au christianisme ne favorise-t-elle pas singulièrement le retour des chrétiens à l'unité ? Car, s'il appartient au Christ de récapituler en lui toute l'humanité, l'antique Adversaire s'acharne à contrecarrer le plan divin. Perpétuel semeur de zizanies, de querelles et de divisions, il n'a jamais cessé de dresser les hommes les uns contre les autres en les dressant ou pour les dresser contre Dieu. Vous le voyez poursuivre son œuvre maudite. Comme au temps de Babel, sous prétexte d'unir les hommes, il les divise, semant les haines qui accumulent les désastres sur la terre.

---

(10) Jean, XI, 52.
(11) *1 Cor.*, XV, 28.

Observez sa tactique. Nul ne conteste qu'il n'y ait pas d'union possible entre les hommes, en dehors de la justice, mais pour l'exécution de ce programme deux doctrines sont en présence : l'une ne conçoit la justice que dans le respect de la dignité de l'homme et de sa destinée divine (elle a trouvé sa plus parfaite expression dans le christianisme) ; en face, un humanisme athée se flatte d'implanter la justice dans les sociétés en sacrifiant la personne humaine au bien-être de la collectivité. Les chrétiens de toute dénomination auront donc à affronter, dans tous les pays, les assauts du matérialisme athée.

Dieu nous a donné des yeux pour voir et nous devons fixer la réalité dans toute son évidence. La réalité est celle-ci : la civilisation chrétienne est actuellement en péril. Elle n'a pas donné au monde ce que le monde avait le droit d'en attendre, parce qu'elle n'a pas été assez résolument, assez ouvertement, assez courageusement chrétienne. Pour conjurer ce péril, un christianisme authentique et authentiquement vécu par les chrétiens est l'unique et ultime chance de salut. Encore faut-il que les forces chrétiennes ne soient pas divisées, car tout royaume divisé, a dit le Seigneur, périra. Les matérialismes ne seront vaincus que s'ils trouvent en face d'eux un seul christianisme.

C'est pourquoi, dans ce combat à peine engagé, il est urgent que, sur tous les points du globe, les chrétiens se rapprochent pour défendre les mêmes valeurs spirituelles qui leur sont plus précieuses que la vie et pour faire connaître aux hommes le message du Christ. A première vue cette union nécessaire des chrétiens semblerait s'accommoder des divergences qui les séparent sur le plan doctrinal, puisqu'ils opposent aux erreurs matérialistes les principes de l'Evangile sur lesquels tous sont d'accord. Qu'on y réfléchisse cependant. Si nous n'apportions à la défense de la civilisation chrétienne que des justifications empiriques, notre position serait vite ébranlée. L'humanité, en route vers son unité, n'acceptera de se plier aux disciplines du christianisme que si elle croit trouver en lui la vérité, et c'est d'ailleurs la doctrine religieuse du christianisme qui sauvegarde les valeurs humaines. Celle-ci implique au point de départ, non pas une fraternité métaphorique entre les hommes, mais une fraternité réelle résultant du fait de notre adoption divine. Bon gré mal gré, il faut que les chrétiens abordent devant les autres, et déjà entre eux, le fond même du christianisme. C'est pourquoi l'occasion qui leur est offerte de se rapprocher pour la défense de notre civilisation les oblige à préciser, dans un esprit tout irénique, ce qui les sépare malgré tout ce qui les unit ; à vérifier l'objet de leur foi commune en même temps que les formules propres à leur Eglise ; à remonter aux sources, avec une égale passion de la vérité, pour mieux comprendre et mieux exprimer le message authentique du Christ qui les unit ;

à se livrer enfin à l'Esprit de Dieu avec la même docilité et un égal désintéressement.

Or ce travail simultané est commencé et il a commencé spontanément ; c'est ce qui nous autorise à en attribuer l'initiative à l'Esprit de Dieu. Pour balayer les mensonges de Babel ne faut-il pas une nouvelle Pentecôte, qui « réunisse tous les hommes dans le Christ Jésus, l'homme de l'Orient et l'homme de l'Occident, le travailleur manuel et le savant » (12) ? Ne faut-il pas que les messagers qui auront à « annoncer à tous les peuples dans une langue qu'ils comprennent les œuvres magnifiques de Dieu, commencent par n'avoir entre eux qu'un cœur et qu'une âme » (13) ? C'est bien l'action de l'Esprit-Saint qui explique ce désir de l'unité, soudain et presque inespéré, qui se fait jour dans toutes les confessions chrétiennes, cependant qu'on y enregistre, en dehors aussi bien qu'à l'intérieur du catholicisme, en même temps qu'un approfondissement de la foi, un renouveau de ferveur conquérante ? Chrétiens, ne vous semble-t-il pas entendre la parole du Maître : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez » (14). Je pense en ce moment à des chrétiens que j'ai connus et à d'autres, bien plus nombreux, que Dieu connaît, qui lui offrirent leurs prières, leurs travaux, leurs souffrances, leur vie, pour que cesse le scandale de nos désunions. « Beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ils ne l'ont pas vu (15). »

Nous qui avons le bonheur de voir cette époque d'émulation spirituelle, efforçons-nous de régler notre tâche sur les intentions du Seigneur en avançant sur la route qu'Il ouvre devant nous.

II

Ce nouveau climat des relations entre chrétiens séparés nous réjouit à bon droit, venant après plusieurs siècles de colère ou de mépris. Quel soulagement pour nos consciences d'être enfin capables de désavouer les traitements indignes que s'infligèrent mutuellement des disciples de la charité évangélique !

« L'heure vient, disait Jésus peu avant de prier pour l'unité, où quiconque vous mettra à mort s'imaginera rendre hommage à Dieu » (16). En entendant cette prédiction, les apôtres auraient-ils pu supposer que des mains chrétiennes dussent se porter sur leurs frères ? Faisons amende honorable devant Dieu des épouvantables abus de force par quoi des chrétiens égarés ont cru servir la vérité, des persécutions de toutes sortes auxquelles se livrèrent catholiques

(12) Cfr *Gal.*, III, 28.
(13) *Act.*, II, 11 ; IV, 32.
(14) Luc, X, 23.
(15) Mat., XIII, 17.
(16) Jean, XVI, 2.

ou protestants, suivant qu'ils étaient plus nombreux dans un pays. Pour nous, Français, quelle humiliation et quelle peine, lorsque nous parcourons l'histoire de notre pays, de rencontrer plusieurs pages teintes de sang, d'un sang chrétien. Assurément la politique a sa très large part de responsabilité dans les guerres de religion, mais est-ce une circonstance atténuante que d'avoir accepté l'immixtion sacrilège de la politique dans les affaires du règne de Dieu ?

Pourquoi la voix des grands évêques d'autrefois fut-elle si vite oubliée ? Devant les mesures prises par des empereurs chrétiens contre l'hérésie arienne, saint Hilaire de Poitiers s'écriait : « Hélas ! l'Eglise menace de l'exil ou du cachot : elle veut se faire croire par contrainte, elle que l'on a crue autrefois dans l'exil et les cachots... » (17). Lorsque pour la première fois, en l'an 380, un hérétique fut puni de mort — il s'agissait de Priscillien, évêque espagnol —, le plus grand nombre des évêques d'Occident s'indignèrent, notre saint Martin en tête, tandis qu'en Orient saint Jean Chrysostome prononçait cette menace prophétique : « Mettre à mort un hérétique, ce serait déchaîner sur la terre une guerre sans merci » (18). Le temps des guerres de religion est heureusement révolu...

Une tolérance réciproque suivit un peu partout l'ère des violences, *mais l'apaisement n'avait pas gagné les cœurs encore chargés de* rancune : là où l'on parvenait à surmonter la défiance des chrétiens de l'autre bord, on n'envisageait pas de meilleur comportement que celui de s'ignorer. Les tentatives de rapprochement n'avaient-elles pas échoué régulièrement depuis les conciles de Lyon (1274) et de Florence (1439) jusqu'à la correspondance de Leibniz et de Bossuet ? Il n'y avait plus qu'à prendre acte d'une séparation réputée définitive.

De nos jours les dispositions de la plupart des chrétiens sont heureusement changées. Quand nous parlons les uns des autres, nous aimons à nous donner le nom de « frères ». Attitude de courtoisie ? Il ne s'agit pas d'une attitude, — qui l'aurait fait naître ? —, mais de la conviction que, séparés visiblement, nous n'en sommes pas moins réellement unis les uns aux autres, étant les uns et les autres unis au Christ par notre baptême. Plus est forte notre foi en Jésus-Christ et plus étroit notre attachement à l'unique Sauveur, plus vifs sont aussi le sentiment de notre fraternité et le désir de fortifier notre unité. Parvenus à ce stade d'une cordiale émulation spirituelle, nous devrons reconnaître qu'actuellement elle est la seule route que nous ayons à suivre pour nous acheminer jusqu'à l'unité totale et extérieure. Je voudrais mettre en lumière cette seconde affirmation, autant pour modérer les impatiences de ceux qui ne soupçonnent pas la

(17) *Livre contre Auxence*, ch. IV (écrit en 365).
(18) *Homélie 46*, sur saint Matthieu, ch. I.

gravité des difficultés à résoudre que pour prévenir le découragement des autres qui croiraient les difficultés insurmontables.

Le but à atteindre est exactement le remembrement du corps du Christ. Des membres entiers ont été séparés de l'Eglise-mère : comment parviendront-ils à se réincorporer en une seule Eglise ?

Un tel objectif oblige à écarter certaines solutions insuffisantes. Il est clair, par exemple, que le remembrement de l'Eglise ne s'opérera pas par le moyen de retours individuels à l'Eglise romaine. Cette hypothèse, fût-elle concevable, combien de siècles en exigerait la réalisation ?

Le problème des conversions se pose sur un tout autre plan que celui de l'oecuménisme : c'est une question de conscience personnelle. J'envisage ici, non pas des changements de religion motivés par des convenances mondaines ou sociales, mais des démarches réfléchies accomplies à la suite d'études et de prières prolongées, et au prix de sacrifices coûteux (pour un fils, quel déchirement d'abandonner la religion que sa mère lui avait enseignée !). Après de durs débats, le converti se rend à ce qui lui est apparu comme la vérité. Dieu, qui inspire de telles conversions, ne le fait pas sans raison. En outre du bien personnel de l'âme qui passe par cette crise, il poursuit certainement d'autres vues plus étendues que nous ignorons. Il n'est pas impossible que ces convertis aient, entre autres missions, celle de troubler la quiétude de bien des catholiques, en leur rappelant l'existence de leurs frères séparés et en leur révélant la qualité religieuse, souvent admirable, de chrétiens qui ont grandi en dehors du catholicisme.

Toutefois les « convertis » resteront normalement peu nombreux, car l'héroïsme ne saurait être la condition universelle ; or il faut de l'héroïsme tant pour consentir aux arrachements qui précèdent une conversion que pour accepter le dépaysement, l'isolement moral et les incompréhensions qui la suivent parfois. Au surplus ces natures d'élite que Dieu attire à lui par les rudes sentiers du sacrifice entraînent habituellement peu d'imitateurs ; souvent leur départ fait plus ou moins l'effet d'une désertion qui provoque chez ceux qu'ils ont quittés un raidissement sur leurs propres positions.

Rien de plus significatif à cet égard que l'histoire du mouvement d'Oxford (ne pas confondre avec les groupes d'Oxford). C'est Dieu assurément qui, en 1845, conduisait Newman à l'Eglise romaine, et sans doute avant tout pour la sanctification du converti, qui « ne pécha point contre la lumière », mais aussi pour le bien de l'Eglise d'Angleterre, laquelle, après trois siècles des pires traitements, avait besoin d'une transfusion de sang : il est remarquable, en effet, qu'en dehors de Wiseman, tous les guides spirituels du catholicisme anglais au XIXe siècle furent d'anciens protestants : Newman, Manning,

Faber, Dalgairns entre autres. Mais il convient de noter qu'en dépit de sa notoriété, l'exemple de Newman fut à peine suivi ([19]). Ses amis, collaborateurs de quinze années, Pusey, Keble, Froude n'abandonnèrent pas l'Eglise anglicane. On peut l'affirmer sans témérité : s'ils avaient accompagné leur chef, le mouvement d'Oxford, qui marquait un retour à la foi des Pères de l'Eglise, n'aurait pas eu de lendemain ; au contraire, en demeurant anglicans, les anciens tractariens permirent à une importante fraction de l'Eglise anglicane d'adhérer à la plupart des formules traditionnelles du dogme catholique. Cet exemple montre bien que les conversions individuelles et l'oecuménisme se situent sur des plans distincts ; dans l'un comme dans l'autre, se manifeste également l'intervention de Dieu.

Le point de vue de l'oecuménisme est clairement présenté par le Révérend Spencer Jones, l'un des initiateurs de cette Octave de prières. Au terme de son ouvrage sur « l'Eglise d'Angleterre et le Saint-Siège », absolument favorable à la primauté du Pontife romain, il écrit :

« On me fera l'objection : Si telle est vraiment votre thèse, pourquoi ne passez-vous pas à Rome ?

» Ma réponse est celle-ci — et c'est aussi, j'imagine, la réponse d'un bon nombre d'unionistes —. Le malheur qui a frappé notre pays au seizième siècle a frappé toute notre Eglise comme telle. Par conséquent, c'est l'Eglise d'Angleterre comme telle — le corps tout entier — qui est intéressée à la réunion.

» L'opinion d'un membre n'est qu'une contribution à un débat qui a été ouvert par nos chefs, ses conclusions intéressent le corps tout entier » ([20]).

Le remembrement de l'Eglise doit se concevoir et se préparer à l'échelle corporative, et uniquement par la volonté commune des Eglises d'observer une fidélité totale à la doctrine de Jésus-Christ.

Il n'y a d'unité possible que dans l'acceptation sincère d'une même vérité. Pour les catholiques, cela ne fait point question ; pour les autres non plus. Si, dans le passé, certains groupements non-catholiques envisagèrent la réunion en fonction d'un commun dénominateur de quelques dogmes reconnus par tous, tout en admettant d'ailleurs la possibilité de diversités doctrinales, cette conception de l'oe-

---

(19) Bien plus grande est l'action que Newman a exercée depuis sa mort tant sur des catholiques hésitants qu'il a retenus dans l'Eglise romaine qu'auprès de dissidents qu'il y a conduits.

(20) Trad. Maurice Villain (Arthaud), p. 222. — Dans la lettre qui précède la traduction de cet ouvrage, Mgr Brunhes, évêque de Montpellier, écrit à ce sujet : « Il est vrai que les esprits catholiques et latins auront peine à saisir pourquoi l'auteur ne les rejoint pas dès lors pour se ranger, à la suite de Newman, sous la houlette du Suprême Pasteur dont il reconnaît la nécessaire autorité. Mais nous touchons ici au mystère, qu'il ne nous est certes pas possible de pénétrer, de la dispensation de la grâce et de la conscience personnelle. Ce nous est un rappel que les voies de Dieu demeurent toujours impénétrables à la simple raison humaine et que des âmes très sincères peuvent être arrêtées par des scrupules ou des espoirs, injustifiés à nos yeux, à mi-chemin du terme où la logique semblerait devoir les conduire » (*o.c.*, p. III).

cuménisme est maintenant périmée. Il ne s'agit plus seulement d'union, réalisable en effet malgré des divergences de pensée, mais d'*unité*, de l'unité réelle voulue par Jésus-Christ, et qui exige l'adhésion universelle à un même *Credo*.

C'est à atteindre cette unité que s'emploient les grandes « Conférences oecuméniques », dont la prochaine se tiendra cette année à Amsterdam. On connaît la position prise par le Saint-Siège à l'égard de ces conférences interconfessionnelles. Sans nulle arrière-pensée d'orgueil dominateur, mais par respect de la vérité religieuse dont elle conserve le dépôt, l'Eglise romaine estime n'avoir pas à prendre part à des discussions sur des sujets qui pour elle ne sont pas matière à controverse ; cependant, loin de se désintéresser des travaux de ces conférences, elle les suit de près par le moyen d'observateurs qu'elle y délègue et elle prie l'Esprit-Saint d'éclairer ceux qui cherchent la Vérité de toute leur âme. Telle est présentement la décision de Rome, qui nous dicte aussi notre attitude personnelle à l'égard de nos frères séparés. Les confrontations doctrinales, immédiatement inefficaces, peuvent être pour l'avenir d'une réelle utilité, pourvu qu'elles soient entreprises dans un esprit qui est précisément celui de l'émulation spirituelle. Je m'explique.

L'exposé loyal des croyances propres à chaque groupement séparé en regard de la foi catholique ne fait d'abord qu'accuser plus nettement les divergences qui les distinguent entre eux et qui nous séparent les uns des autres. Et elles sont considérables, particulièrement entre catholiques et protestants, soit luthériens, soit surtout réformés. Qu'on lise à ce sujet l'étude de M. le Pasteur Maury, parue en 1945, dans le volume intitulé *Protestantisme français*. L'auteur y dresse un tableau d'une sincérité poignante, où il indique plusieurs points sur lesquels, à l'heure actuelle, les mêmes tendances rapprochent incontestablement catholiques et protestants, mais au moment où ils croiraient pouvoir s'unir, un désaccord fondamental rend toute conciliation impossible, en sorte qu'il peut écrire :

« Il faut consentir à ce paradoxe d'être unis par ce qui sépare et séparés par ce qui unit. Il le faut, parce que c'est la vérité. Et il le faut parce que cette vérité contient une promesse. Comment serait-il possible que le même et unique Seigneur, en qui les uns et les autres nous voulons croire, laissât ceux qui veulent véridiquement se soumettre à sa discipline, livrés à leurs erreurs humaines ou au péché de leur séparation ? » (21).

L'année suivante M. le Pasteur Boegner, le puissant animateur du mouvement oecuménique, consacrait ses conférences du Carême au « Problème de l'Unité chrétienne ». L'une d'elles est intitulée « Murailles infranchissables ? ». Malgré le point d'interrogation, qui laisse ouverte une « porte d'espérance », le Président du Conseil national de l'Eglise réformée de France note avec la même clairvoyance attris-

(21) *Protestantisme français*, p. 415.

tée qu'en dépit de directions convergentes, il subsiste entre l'Eglise romaine et les Eglises de la Réforme des obstacles pour le moment insurmontables. Lui aussi s'en remet au Seul qui peut nous réunir :

« Beaucoup plus nombreux aujourd'hui qu'hier, écrit-il, aussi bien dans l'Eglise romaine que dans les Eglises de la Réforme, sont les chrétiens qui, se rejoignant dans l'intercession et dans l'amour, présentent à Dieu leur espérance certaine qu'un jour, par sa grâce, le miracle s'accomplira... ». Et il cite le mot magnifique du Père de Foucauld : « Jésus est le maître de l'impossible » (22).

Dans le dernier numéro de la Revue protestante *Foi et vie*, je cueille un autre aveu, qui, sous une forme intentionnellement primesautière, dénonce les fossés qui nous séparent, qu'on voudrait oublier et qui subitement réapparaissent sous nos pas. M. le Pasteur Westphal s'y adresse au Père Daniélou :

« Au cours de l'Octave de l'Unité, j'ai entendu il y a quelques années un Père dominicain, auquel m'unit la plus confiante affection, déclarer, dans la chaire d'une des vos grandes églises de Paris, qu'à l'origine de la Réforme il y a eu des revendications authentiquement religieuses. Cette justice rendue publiquement au fondement historique de nos Eglises m'avait profondément bouleversé et je sortais du sanctuaire avec un bondissement d'allégresse et d'espoir. Comme je descendais les marches du parvis, une femme me tendit une des petites images pieuses qu'elle vendait et je l'achetais sans hésiter : j'étais prêt à tout acheter ! Et pourtant je n'aime pas cette sorte d'images, et vous probablement non plus. Aurais-je mieux fait de ne pas l'acheter ? Jugez-en. Je retournai machinalement le carton et lus au dos : 300 jours d'indulgence à qui récitera chaque jour... Comprenez-vous, mon Père, l'espèce de stupeur glacée qui me saisit ? » (23).

Le catholique moyen serait passablement surpris de cette réaction. Car bien peu de catholiques seraient capables d'exposer congrûment l'enseignement de nos théologiens sur les indulgences, et la préoccupation de « gagner des indulgences » tient moins de place dans notre piété que la simple confiance dans le Christ Jésus qui est tout indulgence. La question des indulgences n'en reste pas moins entière entre les protestants et nous, et M. le Pasteur Westphal l'appelle « un insurmontable scandale ».

Donc, première constatation, en nous plaçant sur le terrain doctrinal, essentiel à la réalisation de l'unité, nous sommes effrayés par l'acuité de nos divergences. On se demande anxieusement par où entamer le mur qui nous sépare. Ne sommes-nous pas dupes d'une illusion généreuse à vouloir reprendre cette tâche de Sisyphe ? — En effet, si nous voulions instituer entre nous des discussions dogmatiques, celles-ci seraient condamnées à un insuccès certain. Mais tout autre est le travail accompli de part et d'autre dans une égale émulation à découvrir l'unique vérité. Dès 1937, la conférence oecuméni-

(22) Pasteur Marc Boegner, *Le problème de l'unité chrétienne*, p. 104.
(23) *Foi et Vie*, Novembre-Décembre 1947, p. 685.

que d'Edimbourg traçait les grandes lignes de ce travail dans les deux propositions suivantes :

« Nous comprenons diversement la volonté du Christ à l'égard de son Eglise : nous croyons cependant qu'une intelligence plus profonde nous conduira vers une compréhension commune de la vérité, telle qu'elle est en Jésus.

» Nous confessons humblement que nos divisions sont contraires à la volonté du Christ et nous prions Dieu de bien vouloir, en sa miséricorde, abréger les jours de notre séparation et nous guider, par son Esprit, vers la plénitude de l'Unité » (24).

Il est exclu désormais qu'une méthode efficace consiste en des discussions où la sagacité humaine pourrait rechercher des triomphes personnels. On n'ambitionne plus qu'un seul triomphe, celui de Jésus-Christ, auquel nous unit la charité qui nous relie les uns aux autres.

La charité dont nous parlons ici est divine par son origine et dans sa nature ; elle dépasse le plan de la bienveillance, de la sympathie, de l'amitié même, lesquelles à n'en pas douter créent déjà un élément favorable à l'union, mais sans plus. A la suite de saint Jean, « nous croyons à l'amour que Dieu nous a manifesté en envoyant son Fils unique dans le monde, pour que par lui nous recevions la vie » (25). Ce n'est pas de notre part une croyance purement théorique ; c'est une foi, donc un élan d'amour. « Comme mon Père m'a aimé, disait Jésus, ainsi vous ai-je aimés moi-même ; demeurez dans mon amour » (26). Et son apôtre commente : « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (27). Voilà le lien surnaturel qui unit entre eux tous les baptisés. La charité, liée temporairement à la foi et à l'espérance, quoique plus grande que celles-ci (28), nous fait vivre dans l'amour et de l'amour même du Christ. Par lui nous nous élevons jusqu'au Père, et c'est aussi par lui et en lui que nous aimons nos frères.

Or, du seul point de vue psychologique, l'amour tend à réaliser l'union des pensées entre ceux qui s'aiment : le « je » et le « tu » veulent se fondre dans un commun « nous pensons ». De même, dans cette psychologie supérieure où se meut la vie chrétienne — vie de tous les baptisés —, les chrétiens, ayant pris conscience de leur union au Christ et dans le Christ, sont portés par la « charité » jusqu'à cette unité des esprits, où le *je* et le *tu* veulent disparaître pour ne penser que la pensée authentique de *notre* Christ. Et suppose-t-on que, dans cette émulation spirituelle, le Seigneur resterait indifférent à nos efforts ? Qu'on ne nous fasse pas dire que la charité dispenserait de

(24) Extrait de l'*Affirmation d'Union au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, adoptée par la Conférence d'Edimbourg,* le 13 août 1937.
(25) *I Jean,* IV, 9.
(26) Jean, XV, 9.
(27) *I Jean,* IV, 16.
(28) *I Cor.,* XIII, 13.

l'adhésion intellectuelle à une même vérité (elle ne serait pas la charité) ; mais la vraie charité, celle qui vient de Dieu par Jésus-Christ pour remonter vers le Père en passant par nos frères, cette vraie charité fait déjà partie de la Vérité qui nous unit, et l'Esprit-Saint, en la répandant dans nos cœurs, nous fera reconnaître et professer l'unique et totale vérité.

Mais qui ne voit que cette charité s'exprime d'abord et toujours dans les soupirs d'une prière instante et confiante ? Cette prière dans l'amour est le point de départ de nos rapprochements. Elle amorce le travail poursuivi *parallèlement* par les chrétiens de chaque Eglise, en vue de se rendre perméables à la lumière de l'Esprit-Saint, seule capable de dissiper nos désaccords.

Ce travail parallèle revêt des formes diverses : il implique un retour aux sources de la pensée chrétienne et l'étude des immenses trésors de la patristique, dont l'exploration et l'exploitation ne font que commencer ; il comporte une revision patiente des formules sur lesquelles les anciennes séparations se sont produites, et, déjà, une revision de nos vocabulaires particuliers qui prolongent entre nous des équivoques, qu'éclaircirait sans doute une terminologie plus actuelle, également comprise de tous. N'oublions pas que nos luttes doctrinales nous ont conduits de part et d'autre à un durcissement qui a aggravé nos différends. Nos positions respectives ont été des mesures de défense et elles en ont conservé quelque chose d'agressif : elles appuyaient davantage sur la divergence à réprouver que sur le contenu de l'énoncé dogmatique dont la richesse peut favoriser l'entente. Et n'est-ce pas sur cette étude positive et constructive que, les uns et les autres, nous devons nous pencher ?

Une telle « parallélaboration », — comme on l'a désignée par un néologisme assez barbare mais très expressif —, n'exclut pas des rencontres entre frères adonnés séparément à la même tâche, pourvu que ces contacts, au lieu de dégénérer en polémiques, se limitent à des confrontations de doctrine extrêmement sincères, accomplies dans une atmosphère de charité et de prière. Toute tactique d'habileté doit en être bannie, comme toute arrière-pensée de prosélytisme. Nous n'avons pas à nous substituer au Saint-Esprit ni au magistère hiérarchique, mais à nous dégager ensemble d'un monceau de préventions et de préjugés, à opérer entre nous une première et indispensable réconciliation spirituelle, à prendre conscience de l'union vivante que Jésus-Christ opère déjà entre nous, en attendant qu'il réunisse nos esprits dans la même compréhension de la vérité qu'il a révélée.

A ce travail parallèle, comme à ces rencontres, nos théologiens et nos historiens catholiques participent déjà effectivement. Nous tous, catholiques, nous avons à y prendre part, je ne dis pas autant et au même titre que les autres, mais plus que les autres à raison de notre

plus grande sécurité. Nous avons tous à penser notre dogme, à le repenser, à le méditer à genoux, afin d'en vivre. C'est en le vivant que nous en comprendrons mieux la vérité et que nous la ferons mieux comprendre aux autres. Et pourquoi imaginerions-nous que la théologie catholique ait dit sur toute choses son dernier mot ? L'œuvre de l'Esprit-Saint serait-elle terminée au sein de l'Eglise catholique ? Il n'y paraît guère. N'est-ce pas lui qui, au cours des siècles, nous a manifesté des aspects nouveaux de la révélation apostolique ? Cette explicitation du dogme, qui choque tant de nos frères protestants, nous apparaît à nous comme la preuve de la vitalité de la Parole divine. Qui nous interdit d'espérer que ce progrès dogmatique pourra se manifester à propos des articles sur lesquels portent nos litiges ? L'Esprit-Saint ne peut-il nous faire découvrir, dans le dépôt de la tradition, une expression plus parfaite encore du dogme immuable sur quoi l'accord se rétablirait ? Une chose du moins est certaine, c'est que la réponse viendra de lui : nous avons, nous, à la préparer et à l'attendre.

Je dis bien : à l'attendre, car c'est vers l'avenir que doivent se tourner nos regards, et non vers le passé. Nous ne saurions par conséquent partager le sentiment de tel membre de l'Eglise grecque orthodoxe, aux yeux de qui « le plus sûr et efficace moyen pour obtenir l'unité chrétienne serait que toutes les Eglises veuillent bien souscrire et s'en tenir aux décisions des sept (premiers) conciles oecuméniques ».

C'est là une simple vue de l'esprit qu'il faudrait écarter si elle n'était pas irréalisable. Le remembrement de l'Eglise n'est pas à concevoir comme une reconstitution du passé (à quel siècle, d'ailleurs, conviendrait-il de remonter ? nous voici fatalement reportés aux toutes premières origines) ; le remembrement s'opérera avec les membres tels qu'ils seront devenus à ce moment-là. Lorsque le Père jugera bon d'exaucer les prières ardentes et de couronner les efforts sincères des chrétiens, l'Eglise unie dans laquelle il les rassemblera ne sera ni celle du neuvième siècle, ni celle du seizième ; au demeurant celle de l'époque présente n'offre plus la même physionomie que celle de l'époque apostolique, quoique, de l'une à l'autre époque, elle soit demeurée foncièrement identique à elle-même.

Certes, les hommes sont excusables d'envisager l'avenir d'après les expériences du passé : Dieu, lui, ne se répète pas et c'est lui qui nous conduit. Les témoins du Sauveur ressuscité l'avaient soigneusement écouté lorsqu'il leur exposait les destinées du royaume de Dieu : malgré cela, au matin de l'Ascension, quelques-uns lui demandent si le moment n'est pas venu de restaurer la royauté d'Israël. Le Seigneur les arrache à l'hypnose du passé ; il leur trace le plan de conquête qui les doit mener jusqu'aux extrémités de la terre, et il ajoute

cet avertissement dont nous avons à tenir compte : « Il ne vous est pas donné de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité ([29]). »

En premier lieu, l'heure de l'unité reconquise nous est inconnue. « Mais, ajouterons-nous avec saint Pierre, il y a une chose que nous ne devons pas ignorer, mes bien-aimés, c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille années et mille ans sont comme un jour ([30]). » Tout pronostic serait bien téméraire, surtout si, comme il nous le semble, le retour à l'unité chrétienne suit le rythme de l'unification du monde. Quels en seront les délais, longs ou rapides, Dieu le sait et cela nous suffit.

Il sait aussi — et cela nous suffit encore — à la suite de quelles vicissitudes Dieu rassemblera visiblement son Eglise. N'aura-t-il raison de nos schismes qu'au prix d'une nouvelle captivité de Babylone ? ne nous laisserons-nous brasser par sa main paternelle qu'après être passés par l'épreuve d'un commun dépouillement ? Il paraît invraisemblable en tout cas que cette victoire du christianisme ne porte pas l'empreinte de la croix. Le sacrifice a sa place marquée dans le mouvement d'émulation spirituelle : il a déjà commencé son œuvre cachée mais féconde. Sœur Gabrielle, la trappistine de Grottaferrata, offrant sa vie pour l'unité chrétienne, n'est pas un cas isolé dans les monastères catholiques. A quoi font écho ces lignes d'un pasteur réformé :

« Travailler vraiment pour l'Unité de l'Eglise, nous ne le pouvons probablement que quand nous souffrons pour elle, quand la déchirure nous devient douloureuse. L'effort pour l'Unité de l'Eglise ne sera guère pris au sérieux par Dieu, si les blessures des cœurs de prêtres et les larmes de saintes âmes n'en sont pas un gage devant le trône de la Majesté céleste... Comme l'orgueil superbe et l'impatience sans amour causent toujours des séparations, ainsi ne peuvent ouvrir les routes barrées que l'humilité, la soumission à la volonté de Dieu, la patience priante et la prière souffrante. Mais comment serait-ce possible sans souffrir ? »

Enfin nous ne savons pas davantage, mais Dieu le sait, l'aspect que prendra l'Eglise remembrée. Nous pouvons cependant par analogie en pressentir les traits essentiels.

Ce remembrement ne sera un appauvrissement pour personne, mais un enrichissement pour tous. Voici qui mérite quelques instants de réflexion. Le Père Congar a remarquablement mis en lumière l'évolution qui s'est accomplie depuis nos divisions, au sein de l'Eglise catholique et dans les Eglises dissidentes, tant en ce qui concerne leur structure que leur spiritualité. Je ne saurais résumer ici cette savante étude ([31]). Bornons-nous à constater le fait de ces évolutions parallèles.

(29) *Act.*, I, 3-8.
(30) *II Pierre*, II, 8.
(31) Y. Congar, *Chrétiens désunis*, p. 30-46.

Nous n'acceptons évidemment pas de considérer l'Eglise catholique comme un groupe séparé ; elle est restée l'Eglise une et universelle. Néanmoins, du fait des mutilations que son corps a subies, elle est devenue, en tant que société visible, plus réduite, plus centralisée aussi, embrassant surtout des chrétientés d'origine latine. Elle n'est plus du tout ce qu'elle était au temps de Photius ou à l'époque de Luther. Des témoignages de sources non-catholiques sont intéressants à recueillir là-dessus. Ainsi, celui du Révérend Spencer Jones, anglican :

« On aurait tort de s'imaginer que Rome ne change pas. Quand nous parlons de renouer nos relations avec elle, bannissons de notre mémoire le visage dénaturé qu'elle offrait au monde au quinzième siècle ou au début du seizième, avec ses dogmes mal entendus, ses abus et ses scandales qui la rongeaient comme une lèpre ; pensons, au contraire, à cette Eglise rajeunie, telle qu'elle sortit du Concile de Trente, avec ses définitions nouvelles et ses profondes réformes disciplinaires (32). »

J'emprunte d'autre part à la revue « Documents » ces lignes de l'historien Carl August Meissinger, qui appartient à l'Eglise luthérienne :

« Si Luther revenait aujourd'hui, il ne manquerait certainement pas de sujets d'étonnement. Peut-être trouverait-il curieux que le Pape et les Evêques soient encore en place et qu'aucun protestant sérieux et convaincu ne songe plus à les supprimer. Il s'étonnerait de rencontrer, à son retour sur cette terre, une Eglise romaine qu'il n'aurait jamais attaquée dans son état actuel... Il aurait appris que, depuis le concile de Trente, il n'y a pas eu un seul mauvais Pape mais qu'il y en a eu beaucoup de bons ; il pourrait même se considérer comme cause de cette transformation que tous les conciles précédents n'avaient pu réaliser. Il verrait avant tout que le Pape ne possède plus d'Etat et les prélats allemands de principautés, que prêtres, moines et nonnes ont une vie de prière, active et désintéressée, bref qu'il n'y a plus aucun de ces abus qui ont causé la rupture avec Rome...

» Il ne pourrait s'empêcher de constater que ce Thomas d'Aquin — qu'il n'avait jamais profondément étudié durant sa vie — fut un des plus hauts sommets de la pensée occidentale et qu'il est très possible, par exemple en ce qui concerne la théorie de la prédestination et de la grâce, d'être d'accord avec lui, alors qu'il était très difficile de l'être avec la Scolastique décadente et ses arguties. Luther ne pourrait pas s'empêcher de constater que les divergences sur la Cène étaient au fond beaucoup plus minimes qu'il ne l'avait pensé de son temps dans la chaleur du combat, et que sur ce point il était en tout cas beaucoup plus éloigné de Zwingle que des catholiques. Enfin il aurait vu après réflexion impartiale que l'autorité doctrinale de l'Evêque suprême de la chrétienté représente l'autorité même de la tradition chrétienne, qu'il respectait lui aussi, comme tout exégète fidèle, et que cette autorité du Pape coïncide avec l'autorité de l'Esprit, selon le troisième article de notre confession de foi commune (Symbole de Nicée). »

Je termine cette longue citation par une phrase dont les derniers mots vont directement à notre sujet :

« Il est nécessaire que nous cessions de regarder, comme le pharisien de l'Evangile, les fautes et les abus des autres, en évitant de voir les nôtres ;

(32) Spencer Jones, *L'Eglise d'Angleterre et le Saint-Siège*, p. 224.

nous devons, au contraire, dans un véritable esprit de pénitence, considérer loyalement nos difficultés et nos fautes et les valeurs positives de nos frères, en songeant que l'Eglise du Christ embrasse *toutes les valeurs* pour les amener à leur plein développement (33). »

Il est hors de doute, en effet, que, depuis les sécessions du seizième siècle, il ne se soit opéré au sein du catholicisme un renouvellement général dans la foi et dans les vertus évangéliques, un essor merveilleux de spiritualité et de zèle missionnaire. S'il y a chez nous des éléments caducs, secondaires, susceptibles de disparaître, nous possédons, en revanche, des richesses inappréciables de piété et de sainteté qui doivent profiter à tous les chrétiens.

Parallèlement les groupes séparés se sont développés eux aussi selon les idées directrices qui occasionnèrent leur dissidence. Les Eglises orientales ont accentué leur autonomie disciplinaire, parfois, hélas ! pour s'identifier avec les régimes politiques ; le protestantisme, dans la logique même du libre-examen, s'est ramifié en de multiples confessions. Mais au sein de ces chrétientés un développement qualitatif s'est également effectué dont on ne saurait sous-estimer l'importance, ou nier qu'il puisse être l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Certaines valeurs chrétiennes, tout en appartenant au patrimoine commun, ont été poussées, dans l'un ou l'autre de ces groupes, à un haut degré de perfection. Ainsi doit-on louer en bien des chrétientés orthodoxes la fidélité à la notion du Corps mystique, le sens de la prière d'adoration, le culte du Saint-Esprit, non moins qu'une tendre dévotion à la Mère de Dieu. De même, que de fois nous avons pu admirer, chez nos compatriotes protestants, leur sentiment de la majesté divine, leur sens aigu du péché, la formation rigoureuse de la conscience, une piété profondément ancrée sur la parole de Dieu contenue dans la Bible. Pourrait-il être question de sacrifier de tels apports ? Ils reprendront au contraire leur juste place, ils s'équilibreront et s'harmoniseront dans le trésor commun de l'Eglise remembrée.

A l'heure choisie par Dieu, l'unité visible de l'Eglise s'affirmera d'elle-même par l'adhésion plénière des chrétiens à l'unique vérité enseignée par Jésus-Christ et sous l'autorité suprême du successeur de Pierre, comme l'immense retentissement sur notre planète de la double confession de Césarée : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant... Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Ces deux conditions, essentielles parce qu'elles sont des exigences divines, — l'unité dogmatique et la primauté pontificale —, s'allieront aisément à la diversité des autres éléments — humains ceux-là —, qui se sont déjà modifiés et pourront changer encore, les uns disparaissant peut-être tandis que d'autres coexisteront dans leur variété.

(33) *Documents*, cahier 2, 1947.

L'unité de l'Eglise ne saurait être confondue avec l'uniformité. Comme, dans le catholicisme, des doctrines spirituelles et des familles religieuses différentes, répondant aux différences de tempéraments et de mentalités, l'enrichissent par leurs contrastes complémentaires, de même l'unique Eglise visible du Christ accueillera-t-elle les diversités de prières, de rites et de disciplines, réclamées par le génie et l'histoire des groupes ethniques.

Quelle ne sera pas sa splendeur lorsqu'il lui aura été possible d'annoncer littéralement l'Evangile au monde entier ! Après avoir pris naissance dans le Moyen-Orient, le christianisme a suivi la route de l'Ouest, sans doute pour bénéficier des philosophies de la Grèce et des structures juridiques de la Rome impériale, mais quand l'Eglise aura repris le chemin de l'Est, quand les antiques sagesses de l'Inde et de la Chine lui auront donné de nouveaux docteurs, n'est-ce pas alors que l'Esprit Saint « renouvellera la face de la terre » ?

Certes, parce qu'elle sera composée d'hommes, l'Eglise ne sera jamais pure de toutes imperfections ; mais Dieu, lorsqu'il répare ce que le péché avait détruit, fait un nouveau et plus beau chef-d'œuvre. *Mirabiliter condidisti... mirabilius reformasti.* N'est-ce pas sa règle de conserver le meilleur vin pour la fin du repas ? Mais ce miracle qu'il fera pour exaucer la prière du Christ, il ne le fera pas sans le concours de tous les chrétiens. Nous n'avons pas seulement à attendre l'unité visible, nous avons à la préparer par notre prière, notre travail théologique et notre charité.

Cette *émulation spirituelle* dont nous avons indiqué les caractéristiques, il nous reste à montrer très brièvement, par ses premiers effets, qu'elle n'est pas une fiction et que nous sommes réellement en marche vers l'unité.

III

A vues humaines, *l'émulation spirituelle,* entre chrétiens actuellement désunis, semblerait devoir les entraîner dans une direction tout opposée à celle de l'unité. S'ils s'appliquent à être au sein de leur Eglise des fidèles plus réfléchis, plus généreux, plus saints, ils deviendront respectivement de meilleurs catholiques, de meilleurs protestants, de meilleurs orthodoxes, et leurs divisions n'en seront que plus fortement accusées. Mais l'esprit de l'Evangile déroutera toujours les prévisions des sages. En fait, la nostalgie de l'unité fait des uns et des autres de meilleurs chrétiens. Tout ce qu'elle détermine de souffrance dans leur âme et tout ce qu'elle en fait jaillir de prière les établit dans une plus grande charité : plus attachés à Jésus-Christ, plus avides de sa grâce et de sa lumière, ils se rendent plus disponibles à son action. Aussi observons-nous ce résultat, paradoxal seulement pour ceux du dehors, que, tout en sentant plus vive-

ment ce qui les sépare, ils tendent néanmoins à se rapprocher. Rapprochement des personnes sans doute, ce qui constitue déjà un changement appréciable ; mais rapprochement aussi dans le comportement religieux, où l'on peut relever les premiers pas vers la réunion.

En raison du petit nombre de communautés orthodoxes existant en France, nos exemples porteront sur quelques convergences qui se manifestent entre catholiques et protestants.

La première est ce que j'appellerai, d'après l'auteur de *l'Imitation,* l'assiduité aux deux tables du Seigneur. Vous vous rappelez le passage auquel je fais allusion. Dans la chambre où l'Eglise conserve ses trésors, deux tables sont dressées : l'une est la table de l'autel sur lequel repose le corps précieux de Jésus-Christ ; l'autre est la table de la sainte doctrine contenue dans les Ecritures. « Je ne pourrais vivre, écrit le disciple, sans ces deux aliments, car la parole de Dieu est la lumière de l'âme et votre sacrement le pain de vie (34). »

Or, jusqu'au début de ce siècle, la grande majorité des catholiques qui fréquentaient la table eucharistique étaient dans une ignorance à peu près complète de la Bible, au lieu que la piété protestante, nourrie de la parole de Dieu, délaissait la Sainte Cène. Et que voyons-nous aujourd'hui ? Un retour manifeste des catholiques à la Sainte Ecriture. Tout ce qu'il y a chez nous de fidèles vivants et actifs, plus empressés que jamais à se nourrir de l'Eucharistie, se montre non moins avide de lire nos saints livres. Ils y sont aidés par les nombreux travaux de nos exégètes, auxquels M. le Pasteur Maury rendait cet hommage : « La qualité des travaux bibliques produits depuis cinquante ans par des écrivains catholiques n'est pas seulement frappante pour quiconque les suit, mais souvent elle a appelé les croyants protestants à une intelligence plus profonde de l'Ecriture (35). » De son côté le P. Daniélou constate qu'après avoir vu trop longtemps s'opposer une exégèse protestante purement historique et une dogmatique catholique purement scolastique, un fait nouveau s'est produit, « dont la portée, déclare-t-il, me paraît considérable : c'est que l'exégèse protestante se fait dogmatique et que la dogmatique catholique se fait exégétique. Ainsi tendent-elles à se rencontrer dans une méthode commune, à la fois dogmatique et scripturaire, et qui seule peut satisfaire les besoins actuels des âmes (36). »

Dans le même temps, les protestants, toujours attachés à la Bible, ne se sont plus contentés de célébrer « la communion du Seigneur » aux trois ou quatre grandes fêtes de l'année. « L'Eglise réformée a cruellement pâti d'avoir fait de la Cène un acte exceptionnel, écrit M. le Pasteur Chapal... La Cène est l'acte que le Christ a choisi pour se manifester à nous comme une présence vivante, un don, une

(34) *Imitation de Jésus-Christ,* liv. IV, ch. XI.
(35) *Protestantisme français,* p. 416.
(36) *Ibid.,* p. 435.

nourriture », et il se félicite d'assister à « un très réel et général renouveau eucharistique » ([37]). Même observation de la part de M. le Pasteur Boegner : « Dans ce domaine aussi on revient à Calvin, qui voulait que la Sainte Cène fût offerte aux fidèles au moins une fois par semaine », et l'auteur a soin d'ajouter que ce rite « n'est plus seulement un mémorial, mais la grâce d'une présence réelle offerte à la foi » ([38]).

On pourrait assurément soulever ici un débat d'ordre théologique. J'ai voulu seulement noter ce chassé-croisé entre les catholiques qui maintenant nourrissent leur foi dans la Bible (ils y étaient naguère fortement encouragés par S.S. Pie XII) et les protestants qui ont faim de l'Eucharistie.

On peut signaler un autre exemple d'émulation spirituelle dans la vie liturgique des fidèles. Le temps n'est pas éloigné où l'on opposait la part que, dans les temples protestants, l'assemblée prend au déroulement du culte (part facilitée grandement par l'usage de la langue nationale), au silence à peu près général des assistances de nos messes dominicales, où chaque fidèle semblait absorbé dans une prière individuelle. Et pourtant le culte catholique est éminemment un culte collectif : la plupart des prières sont exprimées au pluriel. De nos jours, le peuple est heureux d'assumer la participation que la liturgie lui assigne ; des nefs entières chantent l'ordinaire de la Messe, ou bien la foule dialogue avec le célébrant. Parfois un lecteur fait face à l'assemblée pour lui faire entendre certains textes en français. Nos cérémonies, redevenues vivantes, n'ont d'ailleurs rien perdu de la splendeur éloquente de leurs rites. Qu'elles sont belles et priantes nos cérémonies catholiques, issues des merveilleuses liturgies du cinquième siècle ! Et voici qu'à côté de nous, surtout chez les anglicans et les luthériens, des communautés redécouvrent et utilisent les textes vénérables dont nous n'avons jamais cessé de vivre. Il arrive même qu'elles empruntent nos mélodies grégoriennes, comme les chorals de Bach ont acquis chez nous droit de cité. Détails de minime importance, sûrement, révélateurs cependant d'un changement de mentalité.

Autre convergence. De part et d'autre, une vue élargie, et par suite plus complète, de la communauté ecclésiale. Le Concile de Trente avait dû sauvegarder le caractère hiérarchique de l'Eglise et affirmer que tous les chrétiens ne sont pas indistinctement les prêtres de la nouvelle alliance. Après lui, les apologistes de la foi catholique insistèrent fortement sur la distinction entre le prêtre et le laïc, telle qu'elle ressort de l'Ecriture et des plus anciens documents de l'histoire. Mais, comme nous le faisions remarquer tout à

(37) *Positions protestantes*, Paris, p. 68-69.
(38) *Le problème de l'unité chrétienne*, p. 99.

l'heure, en projetant toute la lumière sur un aspect de la vérité, on risque de laisser d'autres aspects dans l'ombre. Dans l'espèce, la participation du chrétien laïque au sacerdoce de Jésus-Christ par le baptême et la confirmation, sans avoir été jamais contestée, fut moins souvent prêchée. N'avons-nous pas encore connu le temps où de très bons catholiques, quand ils disaient : l'Eglise, entendaient parler seulement du pape et des évêques ? Aujourd'hui les laïques ont repris conscience de leur appartenance au corps mystique du Christ, des privilèges et des obligations qu'elle leur confère. Les meilleurs d'entre eux composent notre Action catholique, qui se définit « la participation et la collaboration du laïcat à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise ».

Inversement, ne constate-t-on pas dans certaines sphères protestantes le besoin d'une hiérarchie fondée sur un ordre du Christ ? Qu'on se rappelle, lorsque Rome se prononça contre la validité des ordinations anglicanes, l'émoi que causa dans l'Eglise d'Angleterre la question de la succession apostolique. Plusieurs pasteurs allèrent demander à un évêque vieux-catholique de leur conférer à nouveau l'ordination. La question est plus délicate pour les réformés, dont le régime presbytérien, de nature démocratique, revendique normalement l'autonomie des Eglises. Cependant, M. le Pasteur Bosc soulignait naguère, au sein des communautés de son obédience, « une restauration de l'autorité », celle-ci refusant d'être l'émanation du peuple mais s'affirmant une institution de Dieu ([39]). Et ne doit-on pas voir dans la création du « Conseil oecuménique des Eglises » un effort de resserrement de l'autorité ministérielle ?

On pourrait encore signaler d'autres rapprochements dans un même souci d'évangélisation des masses paganisées, dans des entreprises parallèles de formation d'élites destinées à christianiser leur milieu social. Ces inspirations identiques ou complémentaires ne dénotent-elles pas un même souffle du Saint-Esprit ? Ne sont-elles pas la preuve de ce que peut obtenir l'émulation dans la volonté d'être fidèle à Jésus-Christ ?

Tout est là. Et c'est pourquoi tous les chrétiens travaillent efficacement à l'Unité, du seul fait qu'ils acquièrent une conscience plus nette des vérités de la foi et qu'ils y soumettent leur conduite. Que ce soit notre résolution à tous, à nous catholiques les premiers. Nous ne méditerons jamais assez les richesses de notre dogme. A cet égard le titre de la dernière encyclique du Souverain Pontife « *Mediator Dei et hominum* » ne vous paraît-il pas d'une singulière opportunité ? Il est bon de nous rappeler que « comme il y a un seul Dieu il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme-Christ Jésus,

(39) *Positions protestantes*, p. 85 et suiv.

qui s'est lui-même donné en rançon pour tous » ([40]). « Il n'a été donné aux hommes aucun autre nom par lequel ils puissent être sauvés ([41]). » Toute notre religion repose sur le sacerdoce de Jésus-Christ, notre liturgie se ramène à son unique médiation. A coup sûr l'intercession que nous sollicitons des saints, et, en premier lieu, de la Bienheureuse Vierge Marie, ne porte pas atteinte à la médiation du Christ, à laquelle, comme nous et avec nous, ils doivent recourir. Gardons-nous en revanche des intempérances de langage ou des écarts de piété incompatibles avec la pureté du dogme, si louables que soient nos intentions. Je connais des catholiques qui ont été troublés dans leur foi, des convertis qui ont été ulcérés, des protestants qui ont été scandalisés, des incroyants qui ont fait des gorges chaudes devant certaines manifestations extérieures de dévotion qui échappent difficilement au reproche de superstition. Du seul point de vue qui nous occupe, la route de l'unité compte assez d'obstacles sans que nous la coupions de surcroît par des réseaux de barbelés. S. Em. le Cardinal Saliège, voici moins de quinze jours, en annonçant la Semaine de l'Unité chrétienne, écrivait : « Si nous, catholiques, ne confondions pas souvent la religion avec nos dévotions, quelquefois puériles et sans fondement dans le dogme ou l'histoire, si vraiment nous montrions dans notre vie quotidienne le vrai visage du catholicisme, bien des illusions tomberaient et un grand pas serait fait vers l'unité ([42]). »

Nous n'en sommes encore qu'aux premiers pas, et tel parmi vous trouverait peut-être que d'être parvenus à cette époque d'émulation spirituelle est un bien faible gain. Je lui répondrais : « Par rapport au but vers lequel nous marchons, c'est peu ; mais si vous considérez le point de départ, c'est beaucoup. » C'est beaucoup que des chrétiens séparés ne veuillent plus prendre leur parti de cette séparation. C'est beaucoup que de lire sous la plume d'un pasteur luthérien : « Nous aurons le courage de rechercher la vérité totale dans laquelle nous devons nous rencontrer » ([43]). C'est beaucoup que des chrétiens, attristés de leurs divisions, mêlent aujourd'hui leurs voix pour supplier Dieu d'y mettre un terme. « Ce n'est pas rien, écrivait M. Etienne Gilson, que d'aimer en commun Jésus-Christ, Sauveur des hommes, et de se réclamer en commun de son Evangile comme de la seule vérité qui puisse les sauver ([44]). » C'est beaucoup que d'avoir retrouvé, les uns pour les autres, les sentiments d'une véritable charité fraternelle, et de pouvoir nous le témoigner.

Ce que nous demandons, disais-je en débutant, est ni plus ni moins

---

(40) *I Timothée*, II, 5.
(41) *Act.*, IV, 12.
(42) *La Semaine catholique de Toulouse*, 11 Janvier 1948.
(43) M. le Pasteur Greiner, *Protestantisme français*, p. 430.
(44) *L'esprit de chrétienté*, dans la *Vie intellectuelle*, Février 1945, p. 34.

un miracle : ce sera le miracle de la charité. « Voyez comme ils s'aiment » disaient de nos ancêtres les païens du troisième siècle, et il ne leur en fallait pas davantage pour embrasser une religion qui met l'amour au cœur des hommes. L'amour chrétien n'a pas fini d'accomplir des prodiges. Les remparts derrière lesquels les hommes se protègent contre leurs semblables semblent devoir défier les siècles ; mais ils ne sont pas à l'abri de l'érosion. Un jour vient où le ciment s'effrite, les pierres se disjoignent et les murailles de la citadelle s'effondrent. Frères aujourd'hui séparés, si nous n'avons pas encore d'échelles assez hautes pour escalader les murailles qui nous séparent, nous disposons d'une force assez puissante pour les miner à leur base, c'est notre charité. Aimons-nous les uns les autres, comme Jésus nous a aimés, et Lui, notre Christ, fera crouler ces murs infranchissables.

Mgr CHEVROT,
Curé de Saint-François Xavier, Paris.